Une analyse toujours d'actualité sur les deux camps

"SI LE SEL DE LA TERRE NE S'AFFADIT PAS, NOTRE SOCIETE PEUT ENCORE ETRE SAUVEE"

DU NATURALISME CONTEMPORAIN

ÉTUDES CONTRE LE NATURALISME CONTEMPORAIN

Extrait de : ***HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE***
par **L'ABBE ROHRBACHER**

Nouvelle édition par Monseigneur Fèvre, Protonotaire apostolique
Paris : Librairie Louis Vives, 1904 - Tome premier, pp. 254-262[1]

C'est un dogme fondamental du christianisme que Dieu, dans Son infinie bonté, a daigné **destiner l'homme à un état surnaturel,** et qu'Il réprouvera éternellement, dans Sa justice également infinie, tous ceux d'entre nous qui, au sortir de ce monde, se trouveront ne pas être en rapport avec Lui par cet état auquel nous sommes tous appelés. Dieu était libre d'élever ou de ne pas élever notre humble nature à de si grands honneurs ; mais Il en a porté le décret, et ce décret doit s'exécuter à la lettre. La chute malheureuse des deux premiers ancêtres du genre humain n'a point fait révoquer la divine vocation à laquelle tous les hommes étaient appelés. «Dieu a tant aimé le monde», que pour le rétablir dans l'ordre surnaturel, «Il a donné Son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean, III, 16). La mission du Fils de Dieu embrassait tous les hommes, sans exception ; Son sacrifice a été offert pour tous, et à tous il a mérité ce secours merveilleux que l'on nomme la grâce, au moyen duquel l'homme, en coopérant à l'appel divin, est élevé de l'état naturel à l'état surnaturel. La munificence de Dieu à l'égard de l'homme est allée plus loin encore, puisque nous voyons tous les jours l'enfant né à peine à la lumière de ce monde, renaître presque aussitôt par le baptême à la vie surnaturelle, qui établit son siège en lui, pour y demeurer éternellement, si elle n'en est expulsée plus tard par **l'infidélité.**

Qui ne croirait qu'une si magnifique destinée devrait être pour tous les hommes le motif d'une reconnaissance sans bornes, l'objet d'un empressement aussi énergique que continuel ? Il en est tout autrement ; et si l'on a besoin d'en savoir la raison, on la trouvera dans les paroles du Fils de Dieu Lui-même. «La lumière est venue dans le monde, nous dit-Il, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière» (*Ibid.*, 19). Il y a dans tout l'homme une tendance funeste qui le porte toujours à échapper à cet ordre surnaturel qui fait sa gloire, et hors duquel il n'y a pas pour lui de salut. En vain la bonté de Dieu travaille sans cesse à l'y ramener par des appels intérieurs, par mille jets d'une lumière inattendue, par des leçons et des châtiments, l'homme s'obstine à descendre ; il se plonge avec une ardeur désespérante dans ce **naturalisme perfide** qui le retient hors de sa voie ; toutes ses illusions, tous ses sophismes vont là ; quand il y est parvenu, il se croit en repos, il s'endort d'un tel sommeil qu'il faut des miracles de la grâce pour le rappeler à sa véritable destinée.

Tel est l'état auquel tendent de plus en plus les sociétés modernes, et auquel d'innombrables individus sont parvenus déjà. Au siècle dernier, il y eut une œuvre d'impiété ; c'était la réaction de l'indépendance humaine, de la raison et du sens contre le joug séculaire des croyances chrétiennes qui, durant tant de siècles, avaient été la loi suprême de l'individu, de la famille et de la société. Aujourd'hui, il y a peu de ces impies forcenés à la manière de Voltaire ; on est devenu très calme, on juge avec sang-froid le fort et le faible du christianisme, et au fond, on convient qu'il avait du bon ; son seul tort était de **s'imposer d'une manière trop exclusive**. Sans le secours de l'Église, on a un symbole religieux, une théorie du devoir, une morale sage et suffisante ; on a des constitutions politiques bien autrement parfaites que celles du passé, des révolutions qui sont la condition indispensable du progrès, une entente de l'histoire bien supérieure à celle qu'avaient nos pères, qui voyaient partout Dieu et Son Christ ; des arts, une industrie dont la marche toujours croissante doit conduire l'humanité et sa puissance à un degré de perfectionnement indéfini ; pour les élus de la fortune, la vie matérielle appelée à mille jouissances nouvelles aussi inconnues à nos aïeux que le terme de confort, par lequel on en désigne l'ingénieux ensemble. Allez maintenant dire à ces millions d'hommes fascinés par l'*orgueil de la vie*, que Dieu a envoyé Son Fils sur la terre pour régler l'humanité sur un plan qui n'est pas de ce monde ; qu'il faut, sous peine de périr éternellement, soumettre ses idées au joug de la foi ; qu'il n'y a de véritable progrès pour l'homme et pour la société que par l'Église, qui seule a la clef des destinées de l'humanité ; si vous dites ces choses, vous passerez pour un **insensé**, sinon pour un **atrabilaire** ; mais à coup sur, vous ne tirerez pas de leur **doux sommeil** ceux que les crises sociales les plus émouvantes n'ont pu parvenir à réveiller.

---

[1] Merci à la "Bibliothèque Saint libère" : http://www.libertus.net/ qui nous a fait connaître ce remarquable document. Lire aussi les chapitres 1, 2, mais surtout 52 à 54 de *La Con,juration antichrétienne* de Mgr Delassus.

Quand on dort, rien de plus naturel que de faire des **rêves** : et c'est ce qui est arrivé aux hommes de notre temps. Ces beaux rêves sont d'habiles théories, au moyen desquelles on rend raison de tout, passé, présent et avenir, sans avoir besoin de recourir à ce qu'on appelle dédaigneusement le mysticisme. Dans ces théories, on fait entrer, sans trop de répugnance, l'idée de Dieu, d'une certaine Providence sur les événements humains, de la spiritualité de l'âme, peut-être même, jusqu'à un certain point, d'une vie future ; mais c'est tout, en fait de croyances non terrestres ; tout le reste a pour but d'**expliquer, sans Jésus-Christ, sans Ses mystères, sans Sa morale,** comment l'homme est seul maître ici-bas, et n'a tout au plus de comptes à rendre qu'à un Dieu métaphysique qui a autre chose à faire que de venir imposer des lois positives à l'homme sur la terre.

Assurément, ce sont bien là des rêves, qui ont été déjà et qui seront cruellement déçus ; mais le souverain malheur serait que l'on vît des hommes qui ont encore le bonheur d'être éclairés des rayons de la révélation divine, contribuer par d'imprudentes complaisances à maintenir dans leur dangereuse erreur ceux qui sont victimes de ces vains systèmes naturalistes. La tentation est séduisante, à ce qu'il paraît ; car les exemples ne manquent pas ; et voici comment on y succombe. On a lu tels livres, tels articles de revues ou de journaux, suivi tels cours d'un professeur célèbre ; on a été frappé de l'impartialité de l'écrivain, de l'orateur ; il a fait une concession éclatante, il a daigné louer avec attendrissement ce que, soi, on adore ; de ce moment l'alliance est à peu près faite. Tel homme, dit-on, est presque des nôtres ; il n'a plus qu'un pas à faire ; peut-être l'a-t-il déjà fait dans sa pensée. Pour aider au **rapprochement** pourquoi n'accepterait-on pas soi-même telle et telle de ses idées ? Apres tout, c'est un homme de haute valeur ; et en dehors du symbole catholique, il y a abondamment de marge pour inscrire tout ce que l'on voudra de philosophie, d'économie politique, de solutions historiques, etc.

Le **malheur**, dans une telle circonstance, est que soi-même, catholique docile, on est assez peu au fait de la teneur de son propre symbole. Il en coûte bien quelque labeur pour posséder **exactement** et **intégralement** l'ensemble **complet** de l'enseignement de l'Église sur tous les points de l'ordre révélé et sur leurs applications. La théologie doit être et est, en effet, la plus vaste des sciences : c'est dire assez qu'elle n'est pas populaire de nos jours, ou les sciences vastes sont peu cultivées. On étudie pour se faire une carrière, et quand une fois on l'a obtenue, il est reconnu que l'on n'étudie plus. Quant à la théologie, comme il n'est aucune carrière, pour laquelle il soit requis d'y exceller, le laïque est excusable de n'en pas avoir scruté les profondeurs ni mesuré l'étendue, tant qu'il n'éprouve pas la tentation d'aller écouter les naturalistes, et surtout celle de se poser en conciliateur entre eux et la foi chrétienne.

S'il veut, en effet, pénétrer sans danger dans le milieu ou se tiennent ses habiles adversaires du principe surnaturel, il lui faut, pour n'être pas séduit ou amoindri, **une connaissance du christianisme de plus en plus rare ; autrement, il ne reviendra pas sain et sauf.** Nos oreilles sont peu accoutumées au langage d'une **pleine orthodoxie** ; parfois même ce langage **étonne et scandalise** ; comment alors se flatter d'avoir l'ouïe assez fine pour saisir toutes les dissonances que présente le langage si harmonieux en apparence de nos naturalistes ? Ce langage résonne partout aujourd'hui, philosophie, littérature, histoire, sciences morales et politiques, tout est enseigné et professé en dehors du principe surnaturel, et ce qui fait le comble du péril, c'est que l'hostilité contre ce principe est souvent déguisée sous les formes de la plus exquise modération. On va même plus loin ; à force d'emprunts et de plagiats déguisés, on trouve le moyen de parler durant de longues pages **un langage qui semble chrétien** ; la veine naturaliste a disparu, et l'illusion serait complète, n'était que certain jugement, certaine allusion, certaine expression, lancés à la dérobée, viennent révéler que l'écrivain a pu parler quelques instants comme l'Église, tout en demeurant **isolé d'elle par le fond de sa pensée**. Le grand nombre des lecteurs fascinés par les belles et bonnes phrases qu'il a lues et retenues, n'aperçoit pas toujours la restriction qui aurait du l'éclairer ; heureux quand il ne l'accepte pas avec le reste comme le complément d'une pensée tout orthodoxe[2].

Aussi voit-on peu de lecteurs assidus de certaines revues, de certains journaux, de certains livres, résister longtemps à cette sorte d'enchantement ; au bout de quelques années, la foi qui était en eux, un peu vague malheureusement, a fait place insensiblement à un **informe alliage d'idées chrétiennes et anti-chrétiennes** ; les questions de personnes se sont substituées aux questions de doctrine ; et, par-dessus tout, on est devenu d'une **tolérance** qui rend de mauvaise humeur contre tous ceux qui persistent à prétendre que, dans le christianisme, dogme, morale, pratiques, appréciations, tout est positif et doit l'être.

Il en est qui résistent à cet empoisonnement lent ; ils le doivent à la protection spéciale de Dieu, à la trempe de leur esprit et de leur caractère, à l'atmosphère chrétienne au milieu de laquelle ils vivent, et qui neutralise pour eux les miasmes du naturalisme[3] ; mais si, à leur tour, dans une pensée généreuse, ils se mettent à vouloir écrire sur la religion, sans la connaître autrement que par certaines lectures et par leur imagination conciliante, il est à craindre qu'on ne les voie tomber **dans des écarts dont ils n'auront pas même la conscience**, et dont ceux-la même qu'ils

---

[2] **Ce document date de 1858. A notre époque le pire "maître" correspondant à ce tableau n'existait pas encore. Nous avons nommé CHARLES MAURRAS. On ne dira jamais assez le mal qu'il a fait "dans nos milieux" ! Les intelligences sont gravement "polluées" depuis.**

[3] Et surtout, pour nous, au contact régulier avec **les seuls vrais maîtres : les auteurs antilibéraux.**

voudraient convertir profiteront pour se croire plus fondés et plus invincibles que jamais ! Ils verront avec complaisance faire **mille concessions** à leurs idées, raisonner, juger de pair avec eux ; puis, lorsque, après des prémisses communes, vous en viendrez, parce que vous étés chrétien malgré tout, à conclure dans le sens de la foi et de l'Église, soyez assuré que l'inconséquence ne leur échappera pas. C'est ce que n'a pas manqué d'exprimer M. Rigault, dans la *Revue de l'instruction publique* du 30 juillet dernier (ceci a été écrit en janvier 1858), à propos du livre sur l'*Église et l'Empire romain au quatrième siècle*.

> «M. A. de Broglie, dit-il, ne tire pas toujours des faits les conclusions qu'ils renferment ; mais il les expose avec assez d'élément pour que le lecteur puisse conclure à sa place et suppléer ce que l'auteur ne dit pas. S'il arrive à l'historien de puiser dans son dévouement à la religion chrétienne une interprétation des faits plus pieuse qu'admissible, il est si consciencieux dans son récit, il communique avec une telle probité au public toutes les lumières nécessaires pour contrôler son jugement, qu'on se trouve, grâce à lui, tout armé contre les explications ingénieuses que sa foi lui suggère».

Il est donc bien reconnu que, dans cette voie, on n'avance pas vers le but que l'on se proposait, et qu'un livre écrit, d'un bout à l'autre, à la manière chrétienne (ce qui, j'en conviens, est peu gracieux pour le naturalisme), aura non seulement plus de dignité, mais encore plus de chances d'atteindre un résultat utile, que celui où l'on prétend amalgamer les idées du jour avec l'invariable sens chrétien. Vous choquerez, peut-être ; on regrettera qu'avec tant de talent vous soyez si rétrograde ; mais que vous importe ? **Vous avez fait acte de chrétien : Dieu ne l'oublie pas ; vous avez protesté une fois de plus qu'entre la foi chrétienne et le naturalisme s'élève un mur d'airain qui ne permet pas que l'une et l'autre puissent jamais se donner la main, ne fut-ce qu'à la dérobée. Mais laissez faire au temps ; il arrive un jour ou les hommes, lassés de l'erreur, se relèvent et vont droit à la vérité. Ils vous rencontreront alors, et vous aurez contribué à leur salut, sans avoir fait pour cela de ces sacrifices aussi stériles qu'ils sont illégitimes.**

L'Angleterre nous offre, depuis quelques années, un admirable spectacle qui vient merveilleusement à l'appui des espérances que je me permets d'énoncer ici. La brillante école du docteur Pusey s'est vue contrainte de céder successivement la plupart des hommes qui formaient son élite à l'Église catholique. Où donc sont allées se placer ces recrues vaillantes et généreuses ? Au beau milieu des croyances et des sympathies du catholicisme. Depuis deux siècles, il avait été composé, dans les meilleures intentions, une masse de livres dans lesquels on faisait tout le possible pour dégager le système catholique de tout ce qu'on pensait n'être pas strictement de son essence absolue.

Nos néophytes d'outre-Manche, auxquels on n'oserait assurément contester la compétence scientifique pas plus que l'indépendance du caractère, n'ont point été choisir un squelette de doctrine pour objet de leur adhésion aussi franche qu'éclairée ; ils ont d'un seul bond franchi plus d'une barrière, quelque illustres que fussent les noms qu'on y lisait gravés : le catholicisme de Bellarmin a été de leur goût, et ils s'y sont maintenus. Et si l'on demande pourquoi les écrits des Newman, des Faber, des Dalgairus présentent une plénitude, une vie, une énergie que l'on rencontre si peu dans ceux qui se publient de ce côté-ci du détroit, c'est tout simplement parce que chez leurs auteurs l'aspiration est plus franche, les préjugés humains plus refroidis, tranchons le mot, **le naturalisme anéanti.**

Je laisse cette digression, si c'en est une, et je reviens à nos auteurs de France qui font d'innocentes avances au naturalisme. Pourquoi toutes ces complaisances ? J'en donnerai deux raisons : la première est toute honorable et chrétienne. On a en vue telle sommité philosophique, scientifique, littéraire, tel homme d'État fameux, et l'on se dit : quel triomphe pour l'Église, si celui-ci venait se réunir à elle ? Aplanissons la route, afin que le passage se fasse sans encombre.

Il y a des idées communes sur le progrès, sur mille choses qui tiennent au cœur de tous ceux qui veulent être de leur siècle : la jonction se fera par ce côté. Illusion ! **Ces hommes ne sont pas humbles ; comment arriveraient-ils à la foi ?** C'est ce que nos zélés pacificateurs ne savent pas comprendre ; ils en sont toujours à croire que la foi naît infailliblement à la suite d'une démonstration. Quant à l'idée qu'ils se font de l'importance de telle conquête personnelle, ils ont raison s'ils considèrent le prix d'une âme rachetée par Jésus-Christ ; mais ils devraient bien songer aussi à un nombre considérable d'autres âmes qui se perdront par le naturalisme qu'ils accréditent imprudemment au moyen de tous leurs **arrangements**, de toutes leurs **concessions**.

Quant au résultat cherché, il ne vient pas : tout ce qu'on aura gagné en sus de la réputation d'homme conciliant et éclairé, c'est d'avoir rendu tel personnage plus respectueux encore dans son langage sur le christianisme, d'avoir étendu le cercle de ses idées sur les affinités que présente notre religion avec toutes les grandes et belles choses de l'humanité, d'avoir fait dire une fois de plus que nous professons un magnifique système, qui a obtenu une imposante durée et qui se maintiendra longtemps encore, pour le bonheur de la race humaine, à qui il peut tenir lieu de philosophie. Mais votre illustre personnage est demeuré assis dans son naturalisme ; il ne s'est pas levé un instant pour essayer même d'en sortir. Or, **il y a un immense abîme entre le naturalisme et la foi** : *chaos immensum*. **On ne le franchit que par l'humilité et la prière.**

Un exemple récent ne confirme que trop ces inquiétudes. Nous nous réjouissions sur un retour prédit depuis longtemps ; d'un jour à l'autre on attendait la nouvelle de cette conversion qui rendrait à Dieu une âme qu'Il avait autrefois reçue, par le baptême, au sein de Son Église, mais qui plus tard s'en était échappée. On se félicitait de voir un noble cœur, une intelligence d'élite, renaître enfin à la vie véritable.

Tout à coup, Dieu a appelé devant Lui cet homme, objet de tant de vœux et de sympathies, et nous ne saurions nous promettre avec une entière confiance qu'il ait été trouvé dans cette relation parfaite avec l'ordre surnaturel qui seule assure le salut. Il avait désavoué de graves erreurs, il reconnaissait un Dieu dans Jésus-Christ, il rendait justice à l'Église ; mais comment expliquer, dans une âme si loyale, cette négligence à **recourir aux seuls moyens** qui rétablissent l'harmonie surnaturelle entre Dieu et l'homme, s'il eut été pleinement affranchi des liens du naturalisme ? Qu'il est à craindre que la plénitude de la foi ne lui ait manqué, et qu'il n'ait été enlevé trop tôt à nos désirs !

Puisse du moins cet exemple servir à éclairer ceux qui, sur des indices beaucoup moins rassurants, se bercent de l'espérance de voir revenir bientôt à la foi chrétienne des hommes **qui n'avancent pas d'un seul pas**, et qui comptent comme autant de triomphes pour leur naturalisme les cris de joie que nous poussons chaque fois qu'il leur arrive d'écrire quelque nouvelle et habile période, toute bienveillante pour le christianisme ! Prions pour leur conversion ; par là, nous avancerons plus que par toutes nos extases sur le progrès que la dernière édition d'un livre présente sur celle qui l'a précédée.

J'ai dit que les complaisances envers les tendances naturalistes étaient souvent le fruit d'un entraînement irréfléchi qui procède d'un zèle charitable, et d'une certaine ambition plus ou moins désintéressée, qui fait que l'on croit que tout serait gagné si de tels hommes entraient dans l'Église, par le beau et large chemin que l'on ouvre devant eux. J'ajouterai que les avances faites de nos jours au naturalisme ont une autre raison d'être, beaucoup moins rassurante. On pense, on parle, on écrit dans le sens naturaliste, parce que **le naturalisme, aujourd'hui, est mêlé à tout, infecte tout**. Cette déplorable tendance, **si hostile au rétablissement du véritable sens chrétien**, est déjà ancienne chez nous ; elle a son principe dans le siècle dernier. Lorsque le voltairianisme vint battre en brèche la révélation, employant à cet effet la fausse science, la calomnie historique et surtout le ridicule, nos pères, se sentant comme impuissants à soutenir l'effort poussé contre leurs croyances, et ne pouvant les défendre par des arguments tirés de l'ordre révélé contre ceux qui le niaient et le combattaient, se virent entraînés à faire appel aux principes de l'ordre rationnel, pour sauver du moins quelque chose du naufrage, et repousser par leurs propres armes les envahisseurs. Jésus-Christ, Fils de Dieu et Rédempteur des hommes, ne pouvait plus être allégué à ceux qui Le blasphémaient ; on écrivit alors sur son drapeau : Jésus-Christ, bienfaiteur du genre humain.

C'était sage, c'était vrai ; mais, il faut bien en convenir, **c'était descendre**. L'inconvénient n'eut pas été grave si la lutte n'eut duré que quelques années ; mais elle dure encore et rien n'en annonce la fin. Il fallut donc chercher en toute question religieuse **le point de vue philosophique** ; ce qui, en spéculation, peut avoir ses avantages, mais ce qui, en pratique, devenait **dangereux**. Bientôt le seul côté sérieux et acceptable des vérités de la foi devenait celui ou la raison pouvait aborder ; et il était **aisé de prévoir que bientôt le cachet divin s'effacerait**, et que le siècle tout entier passerait à la philosophie, devenue tout à coup si grande, si puissante, que la religion de Jésus-Christ ne pouvait plus vivre que sous son égide.

La chaire elle-même se fit complice de ce nouveau mode de soutenir et d'exposer la religion ; et comme le dit un contemporain, «on s'efforça de traiter philosophiquement les sujets chrétiens, et chrétiennement les sujets philosophiques, en les ralliant et en les suspendant, le mieux qu'on put, à l'étendard de la religion» (Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, XXIV). Insensiblement la nation tournait au sens profane, et le progrès était déjà si sensible en 1789, que l'on appela sans difficulté l'Autel de la patrie celui sur lequel fut célébrée la messe, au Champ-de-Mars, pour la Fédération. Je passe sous silence les orgies rationalistes qui, bientôt après, souillèrent nos églises ; la nation française n'a rien de commun avec cette horde de brigands qui la tint asservie durant plusieurs années ; la foi est vivace chez nous ; il faudrait des siècles encore pour épuiser entièrement la sève chrétienne que saint Denys communiqua à ses Gaulois et saint Remy à ses Francs. Toutefois, le naturalisme s'était implanté, et il n'a pas cessé de porter ses dangereux fruits.

A l'ouverture du dix-neuvième siècle, lorsque le *Génie du Christianisme* parut et que son éloquent auteur vint recommander aux Français la religion de Jésus-Christ comme une source inépuisable de la plus haute poésie, comme la mère des civilisations modernes, de grandes et utiles vérités furent proclamées ; mais un tel livre ne pouvait, à lui seul, raviver l'antique foi. Il recommandait le christianisme à la considération des hommes de cette époque ; mais son résultat n'était pas de **les amener à croire au surnaturel**. La religiosité vint prendre la place de la religion, et fit illusion à la surface. On le vit bien, lorsque plus tard Lamartine publia les *Méditations poétiques*. Un cri d'affirmation s'éleva du camp des croyants, on avait enfin trouvé le poète chrétien, et ceux qu'une si heureuse découverte transportait, ne s'étaient pas aperçus que ce Dante d'une nouvelle espèce ne chantait jamais ni Jésus-Christ, ni Ses mystères, ni Ses sacrements, ni Son Église. En revanche, il chantait beaucoup la nature ; il fallut attendre qu'il eut dévoilé, par d'autres œuvres, tout le scepticisme de sa pensée et tout le sensualisme de ses désirs, pour que ses admira-

teurs comprissent enfin qu'un tel poète n'avait de relation avec le christianisme que par l'emprunt de certaines formes d'expressions détournées de leur sens véritable. Le naturalisme gagna beaucoup à ce nouveau développement d'une littérature rêveuse, dont Rousseau avait inauguré le règne, mais qui, dans notre siècle, devait puissamment développer les instincts du panthéisme. Rien de plus énervant que la rêverie, rien de plus propre à éteindre toute croyance positive.

Mais le naturalisme n'avançait pas seulement par la voie sensitive ; en même temps les facultés de l'esprit, chez la nouvelle génération, se trouvaient entraînées à l'accepter comme le dernier terme de la pensée humaine. Des cours fameux attiraient une nombreuse jeunesse ; s'ils modifièrent l'œuvre philosophique du dix-huitième siècle, qui avait fait son temps, on peut dire qu'ils en fomentèrent efficacement le dangereux principe. L'école matérialiste succomba, et l'on doit s'en féliciter ; mais le naturalisme devait grandir aux leçons de l'éclectisme, lorsque sous les pas du maître, les disciples parcouraient toutes les doctrines sans en reconnaître une seule révélée, et dominaient fièrement avec lui tout ce que les hommes ont pu penser ou croire depuis six mille ans. Le cours d'histoire fut fécond en réparations, en justices tardives ou solennelles envers l'Église ; ses résultats ramenèrent à la foi quelques cœurs sincères qui surent s'élever jusqu'à reconnaître le principe surnaturel dans l'histoire ; mais le grand nombre des partisans de ce remarquable mouvement en est resté au fait humanitaire, quelques-uns même avec une cordiale bienveillance envers le christianisme, à cause de ses services en divers temps, mais **sans foi aucune à sa divine origine**. Qu'il soit permis de rappeler les remarquables travaux de M. Guérard de la Bibliothèque impériale, de si respectable mémoire ; nul ne signala mieux les bienfaits de l'Église, et personne, en notre siècle, n'a vécu plus étranger à la foi chrétienne dont les œuvres et les monuments l'environnaient.

L'étude presque exclusive des sciences naturelles et mathématiques, en même temps qu'elle a porté le coup le plus funeste aux autres sciences qui végètent à peine chez nous aujourd'hui, devait accélérer le mouvement du siècle vers le naturalisme. Rien n'est moins surprenant ; et pour l'heure, je ne m'arrêterai pas à démontrer comment un résultat si aisé a pu être obtenu par ceux qui le cherchaient, et par ceux qui n'ont rien fait pour s'en préserver. Mais l'étude des sciences dites exactes n'est pratiquée que par une classe d'hommes assez restreinte quant au nombre, et le naturalisme a pénétré toutes les classes par une voie plus large et plus facile. **Les sciences politiques, économiques, sociales, ont été le grand moyen dont le génie du mal s'est servi pour éteindre le sens chrétien** dans une foule de personnes, et pour l'entamer profondément chez d'autres.

C'est de la que sont sorties ces appréciations du rôle du christianisme et de ses institutions dans l'histoire, qui nous feraient souvent douter si l'écrivain professe la foi chrétienne, ou s'il n'est qu'un simple philosophe ; ces flatteries incessantes aux passions qui éloignent l'homme et la société du but pour lequel ils existent l'un et l'autre ; ces jugements si partiaux en faveur d'hommes qui ont acquis quelque gloire humaine en ébranlant l'avenir religieux des peuples ; cette froideur, ces blâmes mal déguisés envers d'autres hommes dont l'Église garde la mémoire avec reconnaissance, qu'elle a même quelquefois placés sur ses autels. On dirait qu'il suffit de s'intituler catholique pour avoir droit de n'en pas parler le langage. Tout l'effort du talent semble dirigé à **rétrécir l'horizon chrétien**. Pour qu'une chose soit digne d'être admirée, il faut qu'on puisse la teindre des idées du jour, l'exprimer par les termes à la mode. Les saints ne sont plus que de grands hommes, les martyrs des vengeurs de la dignité humaine, les influences du christianisme des sources de bien-être pour les peuples, la science divine des saints docteurs un développement de l'esprit humain, la prédication de la foi chez les nations infidèles une source nouvelle de transactions commerciales, les maximes du droit canonique un heureux avant-coureur des idées libérales. Encore une fois, le mal n'est pas de relever ces applications ; mais bien de croire que l'on glorifie le christianisme en le réduisant à de si mesquines proportions.

Un chrétien ne doit jamais oublier la parole du Maître : «Cherchez **d'abord le règne de Dieu et Sa justice** : le reste vous sera ajouté en surcroît» ; mais **vous faites tout le contraire**. Ce surcroît qui arrive de lui-même, quand Dieu règne, vous en faites la chose principale ; et c'est là votre erreur. Vous demandez à la religion du Christ des gages humains pour la proclamer divine ; votre étude est de l'harmoniser avec les idées rationalistes et basses des hommes du siècle ; vous descendez à leur langage, et vous les retenez par la même dans la sphère étroite qu'ils ont choisie.

Le mal est devenu plus apparent depuis une trentaine d'années, lorsque de nombreux catholiques, qui jusqu'alors avaient gardé une prudente réserve à l'égard de ce qu'on appelle les conquêtes de 89, se sont jetés avec un enthousiasme irréfléchi dans les idées modernes, se faisant ainsi, sans examen, les disciples du dix-huitième siècle. On voulait rendre chrétiennes les théories des économistes ; rien de mieux ; mais qu'est-il arrivé ? On a abondé dans leur sens naturaliste, et on s'est mis sur mille points en opposition avec l'ancienne doctrine des sociétés chrétiennes. Pour peu qu'on lise ce que les Pères de l'Église, les théologiens ont écrit sur le droit public, dans les âges catholiques, il est aisé de voir que plusieurs d'entre nous ont rompu avec le passé, même sur des **axiomes fondamentaux**. Est-ce à dire qu'il faille refuser tout progrès dans les choses matérielles ? à Dieu ne plaise. Le champ est libre, sous ce rapport, à l'activité humaine ; mais **on a brisé la chaîne des idées ; on a donné hospitalité à des maximes nouvelles et incompatibles.**

Jusqu'alors, dans certaines questions, on voyait d'abord le principe surnaturel ; désormais, on a affecté de ne plus traiter que le côté humain et terrestre, passant sous un silence prudent tout ce qui semblerait réclamer trop haut en faveur des idées de foi. Un certain **respect humain** a préparé cette voie ; à force de **concessions**, on en est venu à croire qu'une alliance était possible ; bientôt l'enthousiasme s'en est mêlé, et on a vu naître des théories aussi serviles en présence du naturalisme qu'elles sont dédaigneuses pour tout ce qu'ont pensé et pratiqué nos pères.

Si l'on affecte de juger ainsi le passé au point de vue naturaliste, il serait illusoire de s'attendre a voir apprécier les choses du présent selon la mesure du surnaturel. Le dix-huitième siècle substitua l'homme à Dieu et à son domaine. De la cette œuvre de remaniement social qui aurait tout dissous, si l'Église n'était encore la, comme un ciment indestructible qui rallie et réunit les éléments de la société après chaque crise, et nous permet d'en attendre une nouvelle. Au fond du cœur, on la croit divine, cette Église ; mais en attendant, tout ce qu'on rêve pour elle, c'est de la voir jouir, dans tous les États européens, d'une **liberté qui ne dépasse pas celle que l'on destine à toutes les sectes**. L'individu peut avoir été appelé par la bonté de Dieu à un état surnaturel, encore à la condition qu'il ne fera pas montre de cette vocation dans ses œuvres publiques ; mais **la société ne doit pas sortir, en tant que société, du glorieux niveau naturaliste** ; autrement, que deviendrait la liberté de conscience, la plus noble de toutes nos conquêtes ? Il est vrai que les siècles antérieurs ne l'entendaient pas ainsi ; qu'on pensait que la société était appelée à être chrétienne aussi ; mais ce préjugé rétrograde a fait son temps : **la religion est chose privée**, et toutes les facilités doivent être assurées à tous pour faire divorce avec elle ; sans cela la liberté n'est qu'un nom.

L'orgueil de l'homme, ce vice que le christianisme dominait de son regard dans les siècles de foi, assiége, depuis soixante ans, les digues qui protégent encore l'ordre social. Il a ses mots, ses formules, son drapeau, sous lequel plus d'une fois il a fait éruption et submergé la société. On s'obstine à ne pas l'appeler par son nom ; on le flatte, en empruntant ses mots magiques qui signifient destruction et anarchie.

On s'en pare, on les inscrit en tête de ses propres utopies ; s'il avance, on va au-devant de lui, on accoutume les hommes à son langage ; aucune école ne profite, et **à chaque nouveau pas que fait la révolution, il se trouve que des catholiques ont travaillé pour elle.** Au lieu de se lamenter, sur le sort de l'indépendance humaine, qui n'a jamais moins couru de risques de la part des pouvoirs réguliers que de nos jours, il semble que l'on ferait tout aussi bien de relire l'Évangile et de chercher sérieusement si les surexcitations violentes et à la fois raisonnées de cette soif d'autorité, de cette liberté matérielle, sont entrées dans les intentions du divin législateur. N'est-il pas à craindre plutôt que, selon la remarque du courageux et profond historien que j'ai souvent rappelé, elles ne nous fassent **reculer toujours plus vers le paganisme ?**

Déjà le nom de Dieu est effacé de nos codes, et nos frères naturalistes s'inquiètent peu de l'y faire rentrer. Avant d'y songer, ils attendront que les magistrats du Grand-Duc de Toscane aient cessé de poursuivre les citoyens qui essayent de propager les Bibles protestantes dans ce pays, et que l'Espagne constitutionnelle ait inscrit sur son pacte fondamental la liberté des cultes.

C'est ainsi que le naturalisme a peu à peu envahi un grand nombre d'esprits parmi nous, et ses dangers sont d'autant plus menaçants qu'une entière bonne foi, **résultat d'une instruction religieuse trop imparfaite**, a toujours aidé ses progrès. **Étudier cette situation dans le détail, en signaler l'origine, les progrès, les inconséquences, les périls, c'est faire une œuvre peu populaire, mais non une œuvre inutile et inopportune**. A défaut d'autres plus expérimentés, nous nous y dévouerons.

Apres avoir examiné longuement, sous ce rapport, un livre d'histoire que recommandaient le nom, les intentions et le talent de son auteur, nous sortirons de la discussion privée, et parcourant les divers objets qui préoccupent les hommes de nos jours, nous examinerons si le naturalisme ne les a pas successivement imprégnés de son **esprit profane et antichrétien**, en un mot, si l'idée chrétienne n'a pas été refoulée partout, pour faire place à des théories humaines qui, soumises aux lois de la logique, conduiraient à l'extinction du principe révélé.

Qu'il y ait une complète bonne foi chez la plupart de nos naturalistes chrétiens, je n'aurai garde de le nier. Beaucoup d'entre eux ne sont tels que parce qu'ils ont vécu au milieu des idées païennes qui nous obsèdent de toute part. Se trouvant sans guide, ils se sont fait à eux-mêmes leur synthèse chrétienne, sans s'apercevoir qu'ils y laissaient entrer plus d'une idée contradictoire. Généralement, on se sent un peu en peine d'aller demander la formule chrétienne à la théologie, on supplée à l'étude de la foi par quelques lambeaux pris çà et là, par quelques réminiscences vagues, et l'intention fait le reste. Combien de nos écrivains seraient en mesure de rendre à la société d'éminents services, si, moins pressés de trancher en maîtres, de se poser en médiateurs entre ce qu'ils appellent le monde laïque et l'Église, ils consentaient à se faire disciples durant quelques années, à reprendre par la base leur instruction religieuse, à étudier l'Écriture sainte, la lettre même des décisions de l'Église, avec les commentaires de nos docteurs ! Il est indubitable qu'ils y perdraient plus d'un préjugé, qu'ils seraient amenés à renoncer à plus d'une idée qu'ils caressent chèrement, que leur langage se modifierait plus ou moins ; n'est-ce donc rien pour eux que d'être les interprè-

tes exacts de cette foi catholique qu'ils ont su plus d'une fois confesser sans respect humain ? Sans doute, leurs écrits n'obtiendraient pas au même degré la faveur et les sympathies des hommes du camp opposé à la révélation ; mais le sacrifice d'une partie de cette popularité académique qu'ils ont trop poursuivie jusqu'ici ne serait-il pas abondamment compensé par **le mérite d'une doctrine irréprochable et d'une intervention sérieuse, et par là même efficace** dans les questions du jour ? Chaque année, les doctes et éloquentes conférences du P. Félix, à Notre-Dame, attestent suffisamment qu'il est encore un auditoire assez distingué pour l'orateur qui a su préparer dans l'étude profonde de la théologie chrétienne la solution des problèmes qui intéressent le plus vivement aujourd'hui.

Le christianisme ainsi que nous le disions plus haut est surnaturel, et **sa mission est de surnaturaliser toutes choses** ; **le chrétien considère et juge au point de vue de la foi** tout ce qui est de la vie présente ; voila pourquoi **son langage est toujours reconnaissable**. Il doit, sans doute, selon les préceptes du Sauveur, «ne pas donner aux chiens ce qui est saint, ni jeter les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et qu'ils ne se précipitent sur lui et ne le déchirent» (Matth., VII, 6) ; mais **s'il croit devoir parler, il doit le faire avec franchise et ne jamais flatter l'erreur.** Il est un silence prudent que le Christ nous recommande par ces énergiques paroles ; mais nous ne devons **jamais rendre notre foi douteuse par notre affectation à imiter dans leur façon de parler ceux qui ne croient pas.** On a cité le discours de saint Paul dans l'Aréopage, ou l'Apôtre emprunte jusqu'à un certain point le langage de la philosophie ; on en conclut que le chrétien peut bien aussi quelquefois parler en philosophe. Et qui en douta jamais ? la question est de savoir si saint Paul ne se montra que philosophe, dans sa courte harangue aux Athéniens. Elle ne fut pas longue, en effet ; mais l'Apôtre, tout, en citant Aratus, trouva moyen de parler du jugement dernier, de la résurrection de Jésus-Christ, et de faire une sortie contre l'idolâtrie. C'est ainsi que le Christianisme s'est posé des le premier jour, déclarant tout d'abord ce qu'il voulait, ne paillant jamais sa doctrine, et **sachant d'avance que le monde lui serait hostile, parce qu'il est le monde.** **Soyons assurés que si la foi doit renaître parmi nous, ce n'est pas par une autre méthode que par celle des apôtres, et que tous les pas que nous pourrions faire, dans un but de rapprochement, vers les doctrines de l'orgueil humain, sont perdus pour le but que nous nous proposons, et en même temps qu'ils nous conduiraient hors de la voie dont on ne peut s'écarter sans s'exposer soi-même à se perdre.**

Peut-être est-il de quelque utilité, dans ces jours de controverse quelquefois ardente, de déclarer qu'en poursuivant le naturalisme, je n'entends en aucune façon venir en aide a ceux qui pensent servir la foi chrétienne en anéantissant l'ordre naturel. Cette manière de procéder est en opposition formelle avec le christianisme tout entier, et elle a été, sous diverses formes, l'objet des plus sévères condamnations de l'Église. L'élément surnaturel départi gratuitement à l'homme par la bonté de Dieu est destiné à **corriger l'imperfection de la nature et à l'élever ensuite jusqu'à l'union divine**. Il faut donc que cette nature préexiste à la grâce qui vient ainsi la transformer, et lui ouvrir cette voie sublime dont la vision et la possession de Dieu sont le dernier terme ; il faut donc que **cette nature**, appelée à concourir par l'acquiescement de la foi et par la coopération de la volonté à l'appel céleste qui la sollicite, **ait reçu du Créateur la lumière de la raison et la liberté de vouloir et de ne pas vouloir, sans lesquelles le système catholique croulerait par sa base**. A ceux qui, de nos jours, songeraient à renouveler les dogmes hérétiques des Baius, des Jansénius, des Quesnels, des Ricci, les mêmes anathèmes qui ont frappé ces sectaires sont réservés.

S'il existe de notre temps des hommes assez aveugles pour ressusciter des erreurs qui ont si longtemps fatigué l'Église, je serais tenté de l'attribuer à la même cause qui fait pulluler parmi nous le naturalisme : **le manque d'études théologiques suffisantes.**

Il faut donc reconnaître, pour être orthodoxe, une raison naturelle, des vérités naturelles, une morale naturelle, un droit naturel, des liens naturels entre les hommes ; en un mot, tout un ensemble qui existe en dehors de la grâce et de la foi. Celui qui ne comprend pas ceci n'arrivera jamais à l'intelligence du symbole catholique. **Mais** il faut admettre en même temps **trois vérités fondamentales** de ce même symbole :

- la première, que l'homme, par suite du péché, ne possède plus dans son intégrité cette nature qui lui fut donnée entière au commencement pour être perfectionnée par la grâce ; que notre nature actuelle a reçu une blessure qu'aucun remède naturel ne peut guérir ; et partant qu'elle ne saurait arriver à la réalisation complète de tout ce qu'elle peut tenter ou pressentir, soit dans l'ordre des vérités, soit dans celui du perfectionnement moral.
- En second lieu, que lors même que la nature serait demeurée entière et capable de réaliser tout un ensemble de vérité et de vertu privée et sociale, elle n'en demeurerait pas moins dans un état de désordre coupable, par cela seul qu'elle se refuserait à l'ordre surnaturel, qui est sa fin aussi obligatoire que glorieuse.
- En troisième lieu, que le règne du surnaturel dans l'homme et dans la société suppose le combat contre la nature en tant qu'elle est lésée et corrompue par le péché.

Il suit de ces trois vérités, et l'expérience le proclame, que le christianisme, qui les enseigne, a du compter dès l'origine sur une forte répulsion de la part de la nature. D'abord, il **l'humilie** en dévoilant sa blessure ; puis, il **trouble son repos**, en l'obligeant à s'élever au-dessus d'elle même, pour se transformer ; enfin, il lui **fait une guerre incessante** à l'endroit même de cette blessure, qu'elle voudrait non seulement dissimuler, mais produire comme son plus bel avantage. Orgueil, sensualisme, ambition ; **orgueil**, voila pour la raison ; **sensualisme**, voila pour la chair ; **ambi-**

tion, voila pour l'esprit d'indépendance et de domination. Le christianisme répond : **l'humilité, la mortification, la soumission sont la grandeur, la perfection de l'homme**. De là l'antipathie qu'il inspire aux mauvais et aux lâches instincts de notre nature ; de là les théories antichrétiennes dont le but est affranchir l'orgueil, le sensualisme et l'ambition, du joug de la morale évangélique ; de là enfin les complaisances, les faiblesses, les transactions à l'aide desquelles plusieurs d'entre nous se sont fait un langage et des idées qui leur permettent de penser, de juger et de s'exprimer sur mille objets, comme pensent, jugent et s'expriment les naturalistes de profession.

Le temps est mal choisi, il faut l'avouer, pour énerver le christianisme et le livrer ainsi mutilé, affadi, décoloré, aux dédains de l'esprit humain. **Notre société en dissolution appelle un remède énergique ; le christianisme est cet unique remède, et vous en venez tempérer la force par d'imprudents mélanges qui absorbent son efficacité**. Si les apôtres avaient procédé de cette manière, flattant comme vous le faites, les préjugés de la société antique, pensez-vous que les hommes se seraient donné la peine d'écouter les docteurs dont l'accent eut différé si peu de celui auquel leurs oreilles étaient accoutumées ? Que l'on ne s'y trompe pas ; l'élément catholique, qui conserve encore de la vie chez nous, ne triomphera des formidables éléments de désordre qui nous entourent qu'à la condition qu'il sera **maintenu ferme et tranché, en un mot, incompatible de tout point avec les soi-disant progrès qui se sont faits contre lui et en dehors de lui.** Apres trois siècles de lutte sanglante ; la victoire complète se déclara pour le christianisme au temps de Constantin, qui n'en fut que le témoin et un chrétien de plus dans l'Église ; or, la condition de cette victoire, ce fut que le christianisme avait été constamment l'objet de l'antipathie de tous ceux qui ne le professaient pas. Cette antipathie attestait **qu'il n'avait jamais voulu transiger avec la situation, répondre à aucune avance, ni se départir en quoi que ce soit du principe de résistance qu'il avait reçu de son divin fondateur et des apôtres**. «Ne vous étonnez pas, disait saint Jean aux premiers fidèles, si le monde vous hait» (Jean, III, 13). **Si donc nous voulons vaincre à notre tour, si le christianisme doit sauver l'Europe de la ruine universelle qui la menace, ce ne peut être qu'à la condition qu'il traversera, sans s'y mêler, le torrent des idées nouvelles, produit de la sagesse humaine**. L'Église, forte des promesses de Jésus-Christ, ne saurait y être submergée ; mais toute nation dont les docteurs, après avoir bu à la coupe du naturalisme, y auraient fait boire leurs disciples, ferait un **naufrage inévitable**. **La grande force de la Révolution est dans le naturalisme, cet infaillible dissolvant de toute foi chrétienne ; le principe de résistance à la Révolution est dans la confession courageuse et entière du surnaturel.** En France, il est vrai, on ne semble pas encore le comprendre ; en Allemagne, depuis des années, la formule a été tirée au clair, et personne ne s'y trompe.

C'est la raison pour laquelle on remarque plus de vie chez les catholiques au delà du Rhin qu'en deçà : la lettre synodale de Wurtzbourg, l'association de Pie IX et le concordat d'Autriche sont là pour l'attester.

Au deuxième siècle du christianisme, un gentil converti décrivait ainsi le rôle des chrétiens dans la société de ce temps :

> «Les chrétiens ne sont distingués du reste des hommes ni par leur pays, ni par leur idiome, ni par leur manière de vivre ; seulement ils ne se livrent pas à l'étude des vains systèmes, fruit de la curiosité des hommes, et ne s'attachent pas, comme plusieurs, à défendre des doctrines humaines.
>
> Soumis aux lois établies, ils sont par leur vie, supérieurs à ces lois. Ils sont dans le monde ce que l'âme est dans le corps. L'âme, enfermée dans le corps, le conserve ; les chrétiens, enfermés dans ce monde comme dans une prison, empêchent qu'il ne périsse» (*Lettre a Diognete*).

S'il en est ainsi de nos jours, **si le sel de la terre ne s'affadit pas, notre société peut encore être sauvée**. Que les catholiques exercent les droits attribués à tous les citoyens par les diverses constitutions qui se succèdent, rien de plus sage ni de plus juste ; mais qu'ils sachent que leur principale force, leur avenir véritable, n'est ni dans l'importance passagère des rôles politiques qu'ils auraient à remplir, ni même dans les majorités qui se grouperaient autour d'eux, comme la Belgique l'a prouvé récemment, mais **dans la vigueur et l'intégrité de la foi conservée pure de tout naturalisme dans le peuple fidèle.**

Je n'ignore pas que c'est s'exposer à passer pour **rétrograde**, que de ne pas voir le salut de la société dans l'emploi de telles ou telles formes politiques, que de ne pas avoir confiance dans les grands avantages que la civilisation a retirés des conquêtes du siècle dernier ; mais, puisque nous avons la liberté de penser et de dire, qu'il me soit permis aussi d'en user, et de signaler **les vrais besoins du siècle et ses véritables dangers**. Pendant que Noé et ses fils construisaient l'arche qui devait recevoir et sauver du naufrage les destinées du genre humain, «les hommes, dit le Sauveur, mangeaient et buvaient, se mariaient et conduisaient des noces» (Luc, XVII, 27). Plus d'une fois, durant cent années que dura la construction du vaste asile préparé pour les êtres qui ne devaient pas périr, les travailleurs eurent à essuyer les **sarcasmes** de ceux qui avaient foi dans l'avenir ; on ne comprenait rien à leur **obstination** dans un si étrange labeur ; on leur disait qu'il y avait tout autre chose à faire en cette vie que de couper des arbres et de les façonner en charpente, que de s'amuser à fabriquer une prison en bois, tandis que l'air était si doux à respirer ; le déluge vint, et on put voir alors de quel côté était la **prévoyance**. **La foi catholique doit être l'arche de salut** pour les sociétés européennes, dans le cataclysme qui les menace ; **ceux qui veillent à la conserver pure de tout alliage, à la préserver en eux-mêmes et dans les autres de l'attiédissement général, ceux-la ne sont pas nuisibles à l'avenir du monde, et leur simplicité mérite du moins quelque indulgence.**